

Samedi saint

(2020-04-11)

Pour la famille ou les proches qui attendent à côté d'une personne sous assistance respiratoire ou - comme dans la crise du corona - qui n'ont pas le droit d'être à côté d'elle mais qui attendent des nouvelles à distance, tant qu'il y a du souffle, il y a de l'espoir. Aussi proche que soit l'inévitable, il est dans un autre temps, ailleurs dans un autre monde. Mais lorsqu'il se produit et que le dernier souffle est rendu, qu'aucune inspiration ne le suit, nous entrons dans le « *summum silentium* » de la mort. Le grand silence.

Dans les monastères, il s'agit du silence que les moines sont censés observer strictement après la prière nocturne. Il n'est cependant pas rare que les moines rejoignent par Zoom ou par chat un membre de la communauté après le grand silence. Mais dans la mort, on n'a plus cette possibilité, on ne peut qu'observer le silence. On ne peut pas tricher avec la mort. Et il est sidérant de constater à quel point nous sommes impuissants. Comme des enfants qui pensent qu'ils peuvent obtenir ce qu'ils veulent en insistant, en charmant, en pleurant, en menaçant, nous finissons par abandonner et par admettre que nous sommes vaincus. Ce qui est parti est parti.

Quels que soient les échanges que nous poursuivons avec les morts, nous ne les entendrons ni ne les verrons plus jamais comme nous l'avons fait. Les photos, les vieilles lettres, les objets personnels que nous chérissons ne sont qu'une maigre consolation et ils deviennent, après un certain temps, des obstacles à la nouvelle relation qui se forme dans la tombe qui évolue lentement pour devenir un utérus.

C'est le silence inexorable et sans compromis de la non-communication, l'impossibilité d'établir un contact, de savoir ce que la personne décédée pourrait voir ou ressentir - s'il y a lieu. Le silence qui consiste à se demander si les morts se soucient de nous - s'ils se trouvent quelque part ou dans une existence où ils pourraient se soucier de ceux à qui ils manquent. À la fin, le processus de deuil permet aux personnes d'accepter l'évidence et l'inévitable. Malgré le nouveau poids à porter dans leur cœur lourd, elles passent à autre chose. Alors que nous mourons dans la mort, le « *summum silentium* » montre des signes de vie. Des pousses vertes sortent de la terre morte.

Cela ne signifie pas que les messages des morts passent sur un réseau fréquenté, mais que le silence devient plus profond. Nous devenons plus aptes à écouter le silence sans le peupler de nos désirs, de nos craintes et de notre imagination. Il devient une simple présence. Simple mais plus intensément présente que tout ce que nous pensions auparavant être réel.

Entre les lignes de cette pandémie et les perturbations douloureuses, et non dénuées de sens, qu'elle provoque, nous devrions être capables d'entendre ce grand silence. Si nous n'avons pas de pratique spirituelle ou si elle a été abandonnée, c'est le moment d'en commencer une ou de la reprendre. Il est temps de comprendre à quel point le silence des choses est nécessaire à la survie. Le silence qui donne pouvoir à la vie par la mort.

Ici, à Bonnevaux, j'ai remarqué au cours de mes promenades combien les oiseaux et les animaux semblent plus présents et plus amicaux. J'imagine que c'est là ma projection. C'est moi qui ai changé, pas eux. Mais qui sait ? Peut-être est-ce après tout une question de relation, qui n'est pas seulement dans l'observation ou le fait d'être observé. Il est temps de recommencer le Carême.

Laurence Freeman OSB